

## « Migrant »

Par [Martin Steffens, philosophe \(1\)](#), le 8/11/2019 à 06h00



Le mot est d'actualité. À un point tel qu'on oublierait de l'écouter. Car, par exemple, qu'est-ce qui distingue le *migrant* de l'*immigré* ? Le préfixe d'inclusion « in- ». Dans un article paru dans *Le Figaro* (2), Hugues Moutouh traduit cette absence comme l'occultation du mouvement de toute migration, laquelle est passage d'un pays (émigration) à l'intérieur d'un autre pays (im-migration). Dire « migrant », c'est ne pas oser dire « immigration » et consentir ainsi à une politique migratoire incertaine et débridée.

Je crois pour ma part que le mot « migrant » n'occulte pas, qu'il indique au contraire une réalité nouvelle. Pour l'entendre, il faut le prendre par l'autre bout : par sa terminaison. L'*immigré* (participe passé) est arrivé. Le *migrant* (participe présent) est toujours en route. C'est parce qu'elle est toujours actuelle que sa migration est privée

de préfixe. Le mot « migrant » dit l'impossible conversion d'une émigration en immigration. La question se pose alors : comment peut-on demeurer ainsi en mouvement ?

Notre monde prétend effacer les frontières. On passe insensiblement de la France à l'Allemagne. Nos documents partent à l'autre bout du monde en un clic de souris. La douane ? Chose étonnante, elle est désormais *mobile*. Et celle britannique fait des contrôles sur le sol français... La frontière, jadis plus ou moins naturelle, en tout cas physiquement marquée, est en passe de devenir invisible. Mais non point inexistante. Celle qui est censée marquer les contours d'un sol est aujourd'hui hors-sol. Le migrant est l'expression de ce paradoxe.

Lui était promis l'Eldorado, lui était raconté la Terre promise : « *Une fois de l'autre côté, une fois foulé le sol de ce pays, tu seras sauvé...* » Mais non. Arrivé dans un pays, le migrant n'y jouit d'aucun droit. La frontière, dématérialisée, l'a comme suivi. Tel un papier film, invisible et ténu, elle lui colle à la peau. La frontière du pays où il se trouve est à même sa peau. Parce qu'il n'ouvre aucun droit, le corps du migrant, bien avant le lieu de sa rétention, trace les limites de son pouvoir d'action.

Le migrant est quelque part sans y avoir aucune part. Il révèle en cela les contradictions d'un monde dont nous effaçons les contours auxquels nous ne voulons ou pouvons pas renoncer. Aussi le tourisme, autre grande forme de la mobilité contemporaine, en est-il l'image inversée : tandis que le migrant n'est chez lui nulle part, le touriste emporte son chez-soi partout où il va. Il veut la Thaïlande sans les épices. Le safari sans le risque. Le Venezuela avec la clim. Il fuit un quotidien que, pourtant, il exige partout ailleurs.

Dans ce monde où chacun peine à s'enraciner, comment les chrétiens se meuvent-ils ? On les trouvera parmi les migrants comme parmi les touristes. L'enjeu est d'y être le plus possible en pèlerins. Le pèlerin essaie d'habiter son mouvement. Marchant vers un centre spirituel, il fait de son trajet sur la Terre une trajectoire vers Dieu. Dans ce monde qui se dérobe à ceux qui voudraient l'habiter et insiste auprès de ceux qui voudraient le fuir, le pèlerin désire seulement être attentif aux appels qui font de nos errances un chemin.

Martin Steffens, philosophe (1)

(1) Coauteur de *Et si c'était la fin d'un monde... : enquête et entretiens sur la loi de bioéthique 2020*, avec Loup Besmond de Senneville (Bayard, 238 p., 16,90 €).

(2) Article sur le mot « migrants » dans Le Figaro du 25 septembre 2018.

